

A hand in silhouette holds a small, glowing blue sphere. The background is a gradient of blue, with a vertical dark blue stripe running through the center. The hand is positioned on the left side of the frame, with fingers slightly curled around the sphere. The sphere has a bright white highlight on its left side, giving it a three-dimensional appearance.

la manufacture de livres

**Micron
noir**

MICHEL DOUARD

Micron Noir

Michel Douard

Micron Noir

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-362-8, papier
(ISBN 978-2-35887-108-2, 1^{re} édition)
ISBN 978-2-35887-522-6, PDF
ISBN 978-2-35887-504-2, epub

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos noms et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je suis né en 2019. Je suis un soldat de la Guerre Nouvelle.
Je suis un champion.

Je ne vais pas mourir le jour de mon vingt-neuvième anniversaire.

Répète, vas-y, répète.

Je suis né en 2019. Je suis un soldat de la Guerre Nouvelle.
Je suis un champion.

Je ne vais pas mourir le jour de mon vingt-neuvième anniversaire.

Une dernière fois, et c'est bon.

Je suis né en 2019. Je suis un soldat de la Guerre Nouvelle.
Je suis un champion.

Je ne vais pas mourir le jour de mon vingt-neuvième anniversaire.

CHAPITRE I.

Il va y avoir du sport

Nous sommes sur le point d'émerger du long tunnel qui relie notre vestiaire au champ de bataille quand on nous ordonne de stopper.

Au loin, montent de puissantes clameurs. Le public s'impatiente dans les tribunes sécurisées. Ceux qui peuvent se payer le billet pour les combats « live » ne sont pas les premiers venus. Des actrices qui se protègent du soleil avec des ombrelles, de grands capitaines d'industrie en tenue décontractée, des artistes à lunettes noires. Face à un écran de plus de deux cents mètres de large, les nantis venus du monde entier vont suivre la rencontre avec explosions en toile de fond. Le privilège de dire « j'y étais ». Le grand frisson sportif. D'autres patientent en grignotant des aliments riches en graisses saturées au fond de leurs canapés. La grande majorité est plantée devant les écrans de rue, dans un calme relatif.

On interrompt la diffusion de notre hymne.

Le speaker annonce que les Vénézuéliens ne sont pas prêts.

Une vague d'impatience passe sur le public huppé.

Gros Luc retire son casque et égrène un chapelet d'injures à

l'attention de nos adversaires du jour, « ces putains de gominés, ces brèles de latinos » qui, d'après lui, manquent de la plus élémentaire correction. Je n'abonde pas dans son sens. Je considère cet ami de deux mètres seize et cent quarante-cinq kilos avec la même curiosité que lorsque nous étions enfants. J'ai toujours le sentiment qu'il n'a pas une nature différente de la mienne, mais qu'il appartient plutôt à une autre classe de vertébrés. Je lui demande pour la troisième fois aujourd'hui pourquoi il est parmi nous. N'est-il pas censé être en permission ? Pour la troisième fois, il hausse les épaules, avale un deuxième micron, daigne répondre.

– Tu seras bien content de me trouver tout à l'heure.

Gros Luc est sous mes ordres, mais surtout, Gros Luc est depuis deux mois le Numéro Un. Une position qu'il est difficile de tenir bien longtemps dans notre discipline.

Derrière nous, un soldat crie, exaspéré :

– Putain ! Laissez-nous y aller, merde !

D'autres renchérisent, sifflent. Les chefs de section les rappellent à l'ordre. Moi, je laisse gueuler. Aujourd'hui, c'est notre troisième rencontre de l'année. Et le motif du conflit m'échappe. Je cherche. Je ne me souviens plus pourquoi je suis là. C'est sans doute l'émotion. Ou la dope. Putain, pourquoi on est là ? Concentre-toi. Le tunnel vibre d'une peur agressive et pue la sueur acide. Nous sommes contraints à un surplace glaçant. Trois cents paires de chaussures de combat piétinent le béton. À travers la cloison, dans le couloir parallèle, on perçoit le grondement de nos blindés, eux aussi au point mort. Je sais l'angoisse de leurs occupants engoncés dans l'acier. Je

me tourne vers l'arrière de notre colonne. Les hommes sont de plus en plus agités, yeux rouges, pupilles dilatées. Nombreux sont ceux qui gobent un micron de plus ou qui se tracent une ligne de war dust sur la crosse de leur arme.

Un lieutenant hurle à s'en déchirer la gorge :

– Gardez la haine !

Et puis, c'est le bouquet, un nouveau contretemps va retarder notre sortie de près d'une demi-heure.

Des manifestants anti-Guerre Nouvelle ont paraît-il envahi le terrain. Gros Luc préconise qu'on y aille quand même, « qu'aux premières balles au ras des oreilles, ces pacifistes de merde vont rentrer chez eux avec le froc trempé ».

J'ai hâte d'y aller aussi. Qu'on en finisse pour aujourd'hui ou pour toujours. Cette attente est tuante.

Et puis notre Général lâche enfin sa formule rituelle via les haut-parleurs plaqués aux parois du tunnel, « *Il va y avoir du sport !* ». Une ovation sauvage lui répond.

* * *

Dehors, nous découvrons les Vénézuéliens déjà alignés face aux caméras, le menton à l'horizontal. Avec des aboiements hystériques, leurs chefs de section les exhortent à se dépasser et à jouer collectif. À ne pas se laisser impressionner par une bande de pédales surpayées. À nous massacrer sans crainte.

Et dès le premier coup de sirène, c'est ce qu'ils font.

Ce sont des blocs compacts qui défoncent nos lignes, et leurs blindés légers surgissent derrière nous sans que je comprenne

comment, nous coupant toute retraite, lâchant dans l'air des nuées de balles traçantes grosses et bruisantes comme des sauterelles africaines.

En moins d'une heure, nous perdons une centaine d'hommes, tués ou hors de combat.

Lors d'une accalmie de coups de feu, des sifflets et huées nourris me parviennent des tribunes.

Et puis nous bougeons d'une position à l'autre, au gré des ordres radio, sans qu'on nous prenne pour cible. Je ne traîne plus alors que trois équipiers avec moi. Gros Luc, sourire dingue aux lèvres, Franck, un type cruel auquel je ne me fie pas, et Baptiste, un Guadeloupéen très agité qui peste et jure, parce que c'est son île natale qui est en jeu aujourd'hui, et qu'il y a une forte probabilité pour que sa langue officielle soit bientôt l'Espagnol.

Je me souviens pourquoi on se bat.

Nous manœuvrons sans essayer un tir pendant encore une demi-heure.

Jusqu'à ce petit bois où nous sommes censés nous regrouper avec ce qu'il reste de quatre autres sections. Nous n'avons pas le temps de nous compter que nous sommes pris entre deux feux. Entre les rafales des Vénézuéliens et les tirs de notre propre artillerie qui pilonne le secteur au petit bonheur la chance.

Un sifflement grave, un éclair blanc, un craquement surpuissant, et un fracas enflammé se propage à hauteur d'homme sur cent mètres. Le souffle d'un dragon. En quelques secondes, les fougères sont réduites en une poussière brûlante, les troncs des chênes et des bouleaux sont transformés en allumettes géantes

et tordues. Nous avons la chance de nous trouver au centre d'une petite clairière. À plat ventre, encore vivants, après une courte visite en enfer. L'air est saturé d'une odeur d'homme rôti. Je crie aux trois autres de me suivre et ma voix atteint des aigus dont je ne la soupçonnais pas capable. Mon petit groupe jaillit du bois incendié à travers un couloir de végétation miraculeusement épargné, et plonge dans un cratère d'obus boueux. Mon visage et mes bras sont lacérés. En lisière du petit bois, je peux voir une équipe de *Global* qui filme des fantassins embrasés.

À l'Est, la 2^e division blindée vénézuélienne prend position pour passer à l'offensive finale sur notre QG.

Échec et mat.

On prend la bralée de la saison.

Je me dis qu'on est aussi bien au fond d'un trou. D'autant qu'à y regarder de plus près, je me rends compte que Franck a la main gauche arrachée. Il a perdu connaissance. Baptiste, l'Antillais, lui a fait un garrot. Il lui administre un shoot d'adrénaline dans le thorax, lui colle des claques. Franck rouvre un œil, et replonge.

– Et nos avions, ils sont où ? s'étonne Gros Luc en se hissant prudemment à mes côtés, hors de terre.

Je l'informe qu'il ne faut pas compter dessus dans l'immédiat. Nos deux derniers jets ont écopé d'une pénalité de vingt minutes pour refus de combat.

Gros Luc se laisse glisser en arrière sur le ventre. Moi aussi.

J'estime que Franck est mort maintenant. Baptiste me scande des trucs en créole à quelques centimètres du visage. Je crois voir les crocs d'un chien claquer. Il perd la tête. À tous les

coups, il a mal dosé sa dope. C'est un art de doser, de ne pas céder à la gourmandise. Mais quoi qu'il en soit, on ne peut pas être soumis aux mêmes règles qu'un haltérophile ou un sprinter. De tout temps, les troufions sont montés à l'assaut chargés comme des mulets, ou avec un flingue dans le dos pour les convaincre de se montrer braves. Mais tout le monde ne tient pas la dope comme Gros Luc. Baptiste a trop forcé sur le stimulateur de bravoure. Il tente maintenant de s'arracher le peu de cheveux crépus qu'il a sur le crâne en gémissant comme un damné. Gros Luc lui demande de la fermer. Il ne la ferme pas. Gros Luc l'agrippe par le col, presse son front contre le sien et lui murmure quelque chose. L'Antillais finit par se taire.

Je m'apprête à lancer un appel radio pour savoir si l'on peut être évacués quand ça crachote dans mon casque.

– *sec... 2, répon... Ici QG, ... ion 2...*

– Section 2 à QG. Je vous reçois 1 sur 5. Sommes coincés à environ deux kilomètres à l'ouest de chez vous. Plus de matériel puissant, trois hommes seulement avec moi, dont un blessé grave. On reste à couvert jusqu'au coup de sirène.

– *Négatif sec... on 2, vous ret... nez au bois.*

– Pourquoi? Putain, non!

– *On a besoin de 15... utes de diversion avec les blindés. Les images de Canal Global nous signalent la... sence d'armes antichars abandonnées sur place, et vous êtes à 300 mètres maxi...*

– Je ne vous entends plus QG.

– *Fous-toi... ma gueule, et tu vas pas être déçu des sanctions.*

Gros Luc chantonne une comptine dans laquelle il est question de loup et de forêt.

Je ne vois personne entre nous et le bois calciné. Les blindés sont loin.

Je dis à Gros Luc que c'est maintenant ou jamais. Nous sortons comme deux fous, abandonnant Roger et Franck au fond du trou.

Arrivés sur place, nous cherchons fébrilement les fameuses armes, pliés en deux comme si ça limitait les risques de se ramasser un projectile.

Un drone de *Global* sort de nulle part et bourdonne au-dessus de nos têtes, ses caméras braquées comme des mitrailleuses. Cette saloperie risque d'attirer l'attention de l'ennemi. Du coup, nous rampons carrément. Et puis, aux côtés d'un type brûlé à un degré tel qu'il est difficile d'imaginer qu'il ait pu courir jusqu'ici, je mets la main sur un tube antichar. Je le regrette aussitôt. Nous sommes à découvert, sans appui. Est-ce bien malin de se manifester ? Nous restons à plat ventre un moment, mais je finis par abaisser le cran de sécurité et j'ajuste un blindé dans la mire électronique en me disant que je tremble trop, et qu'il est trop loin pour que je tape dedans.

Le mini-missile fuse pourtant à mille deux cents mètres par seconde selon une trajectoire parfaite.

En plein dans le mille.

Un court silence, une respiration et le véhicule et tous ses occupants volent en éclats. La densité de l'uranium a frappé pile au bon endroit.

Dans mes jumelles, je vois les autres blindés qui font volte-face et envoient une volée de gros pruneaux dans notre direction. Ils ne nous ont pas encore précisément localisés et les obus

s'abattent à une cinquantaine de mètres. Nous ne bougeons pas une oreille sous la lourde pluie de boue et de cailloux.

Deux tanks se détachent du groupe et avancent vers l'endroit où nous tentons vainement de nous enfoncer dans le sol. Mes testicules sont réduits à deux raisins secs.

La puissante sirène de fin de partie retentit alors.

Notre QG vient de se rendre.

Nous nous relevons, levons les bras.

Les chars grincent en s'immobilisant.

Les tankistes Vénézuéliens descendent et nous échangeons nos casques en nous tapant dans le dos.

Nous sommes tous très heureux de rentrer aux vestiaires et de prendre une bonne douche.

CHAPITRE II.

Guerriers sans repos

Les soirs de guerre, je sors toujours. Pour me prouver que je suis bien vivant. Pas ce soir. Nous venons de vivre la troisième rencontre de la saison, une autre est déjà prévue, et pas des moindres, et cela commence à faire beaucoup. En ce qui me concerne. Gros Luc n'en a jamais assez. Après les soins – pansements pour mes bras, cinq points de suture pour ma joue, massage pour mon dos, court entretien avec le psy – je retrouve mon ami dans le parking souterrain. Il me raccompagne chez moi dans son break Luxgen aussi imposant qu'une péniche de débarquement. Il n'a pas envie de sortir non plus mais a sans doute besoin de compagnie, car après s'être garé dans la descente étriquée de mon garage, il verrouille sa grosse bagnole à essence et me suit dans la maison sans me demander mon avis. Nous saluons mon père qui est assis devant le murécran du salon. Il nous répond « mmh mmh ». Il ne nous interroge pas sur le déroulement du combat. Il a suivi notre déconfiture en direct, et il nous savait vivants avant que nous ne rentrions : nous n'avons pas été portés au nombre des « tombés pour le pays » qui défilent traditionnellement au générique. Il donne

l'impression d'être tout entier absorbé par l'intrigue d'un film cinquantenaire comme lui, et il ne nous accorde pas un regard. Nous hésitons à nous installer en sa compagnie. Il ne nous y invite pas. Je propose à Gros Luc de boire un verre dans ma chambre. Dans l'escalier, mon camarade me déclare, sans que je sache s'il plaisante ou non, qu'il aime vraiment bien mon père.

Une fois étalé sur mon lit, Gros Luc entreprend de refaire le match en avalant sa première pinte de whisky coca. Il regrette que le Bataillon ne prenne pas plus de risques. D'après lui, nous jouons trop en défense et perdons mille occasions de faire la différence. Je ne partage pas ses orientations stratégiques de viking. Je lui suggère de s'adresser directement à nos supérieurs, plutôt que d'essayer de convaincre son chef de section et ami d'enfance. Je lui assure qu'il aura bientôt l'occasion d'exposer ses idées offensives et de faire preuve de dynamisme sur le terrain. L'entraînement va reprendre illico, et vu la tannée que nous venons de ramasser, la séance de décrassage sera carabinée.

Je lui demande des nouvelles de sa santé, s'il a levé le pied avec les drogues. Il me répond « impeccable », en tripotant la petite tête de mort en argent qui pend à son cou de taureau. Je dois avoir l'air incrédule. Il frictionne ses cheveux roux coupés ras et me murmure presque :

- Il faut que je sois au top.
- Le commandement va finir par s'agacer de tes excès.
- Le commandement, je l'emmerde. Je suis une superstar, oui ou non ?

Je n'insiste pas. Je n'en ai pas la force. Et puis Gros Luc est en effet une star. Une star sans grade, du fait de son indiscipline,

mais sans conteste le plus médiatisé d'entre nous. Car si nous sommes tenus de suivre des règlements militaires, ce sont les annonceurs et les supporters qui font la loi. Et depuis presque deux ans, Gros Luc leur offre régulièrement leur ration de bravoure, de violence et de scandales. Et ça paye. Sa cote auprès des médias et des fans est stratosphérique, son salaire et les rémunérations des sponsors dépassent l'entendement. Si la vie n'a pas de prix, il ne brade pas la sienne. Et aujourd'hui plus que jamais grâce à son titre officiel de Numéro Un. Gros Luc va gagner encore plus d'argent. Le revers de la médaille, c'est qu'il est dans le même temps devenu la cible n° 1, le soldat qu'il convient de descendre pour monter dans le classement.

Et pourtant, Gros Luc a toujours hâte d'y retourner, au point d'ignorer les trêves imposées, se sentant plus libre et plus puissant que David Charles, notre général de Bataillon. Gros Luc est ainsi.

Il avale trois gélules non identifiées, saisit la bouteille de Lagavulin d'une main et la bouteille de coca de l'autre, et compose son deuxième cocktail en mixant les breuvages à gros bouillons.

Ma joue et mes bras me brûlent. Je sens qu'une migraine cherche à s'installer, mais par flemme, et aussi pour ne pas risquer d'affronter la mauvaise humeur de mon père, je renonce à descendre chercher dans l'armoire à pharmacie familiale de quoi la repousser. J'allume le murécran tandis que Gros Luc se sert déjà un troisième whisky dosé comme une limonade.

Sur *Global War*, c'est le résumé de la rencontre. Des reporters de guerre témoignent. Des invités donnent leur avis. Le public

envoi des messages enragés qui défilent non-stop au bas de l'écran. Je change rapidement de canal, tombe sur un feuillet publicitaire dans lequel Gros Luc joue comme un pied, puis consulte machinalement des dizaines de programmes avant de finalement éteindre. Mon compagnon d'armes regarde le plafond, les yeux réduits à deux fentes brillantes.

– Tu sais... il faudrait que tu saches...

– Quoi ?

Il hésite, la bouche ouverte.

– Bon anniversaire, finit-il par dire.

Il ferme les yeux. Les bras le long du corps. Le whisky coca agit peut-être enfin. Je frotte mon front brûlant. Il s'endort rapidement. Son torse puissant se soulève bientôt à un rythme régulier. Un soufflet de forge. Je le regarde un moment. Je renonce à lui enlever ses chaussures. Je renonce à enlever les miennes. Je me sers un Nikka que je noie sans vergogne d'eau gazeuse, et je m'étends à ses côtés, tout habillé. Je reste un moment comme ça, sans parvenir à penser à quelque chose d'agréable. J'étouffe, je me relève, je remonte les stores, j'ouvre la fenêtre. Notre banlieue est plongée dans l'obscurité, survolée de drones aux feux clignotants. Je ne finis pas mon verre. Je me recouche. J'éteins la lumière. Une explosion. C'était loin. Peut-être de l'autre côté de la ville. Encore un attentat ? Je me fous de le savoir. Je sombre, m'évanouis dans un mauvais sommeil.

Cette nuit, je rêve de Jeanne pour la première fois. Elle chevauche un homme sans visage en pleurant à chaudes larmes. Elle remue les hanches comme jamais je ne l'ai vu faire, obscène et désespérée. Elle me répète mécaniquement : « c'est ta faute,

c'est ta faute, c'est ta faute ». Je me réveille en nage avec un marteau-piqueur sous le cuir chevelu. Gros Luc prend toute la place et, ronflant à présent, m'enlace d'un bras de la circonférence d'une cuisse. Un beau sujet pour les médias people : « L'instant love de deux guerriers ». Je le repousse. J'ai un mal fou à me rendormir.

Plus tard dans la nuit, son écrancom sonne. Dans un demi-sommeil, je l'entends injurier et menacer son interlocuteur d'une voix sourde. Je lui donne un coup de talon pour qu'il se taise.

* * *

Aux aurores, nous sommes réveillés par mon père, « à la militaire ».

Gros Luc s'étire, lui offre un bon sourire.

Mon père ne le lui rend pas. Le vieux a sa tête des mauvais jours. Il dit des banalités mais ses phrases sont hachées comme s'il proférait les pires horreurs. Il jette de secs coups d'œil dans tous les coins de ma chambre. Il passe sans cesse la main dans ses longs cheveux poivre et sel. Je le sens une fois de plus emplir de colère et de déception. Éprouvé par la tension extrême que je lui ai fait subir ces derniers jours, il se prépare à me faire passer à la caisse avant que j'aie pu boire un café.

CHAPITRE III.

Métallisé

Les sheds d'aluminium hérissés sur le toit de l'usine automobile découpent dans l'immense atelier des tranches de lumière blanche où danse la poussière. Quelques robots industriels sont encore alignés dans les airs ; leurs câbles arrachés et leurs chaînes désormais inutiles pendent jusqu'au sol de béton, viscères échappés de ventres métalliques. Les lignes jaunes qui délimitaient autrefois les espaces de sécurité sont à peine visibles. Érik Kessel s'en sert cependant de repère pour sa séance de tir matinale. Le jeune homme gracile a vingt et un ans, son visage est celui d'un adolescent, et ses cheveux qui effleurent ses épaules sont aussi blancs que ceux d'un vieillard. Il porte une combinaison de toile noire. Il tient à deux mains un Glock 51 avec chargeur double colonne et balles de 15 mm à uranium appauvri, jouet de luxe exclusivement réservé aux membres du Bataillon National. La crosse calée dans la paume droite et l'index gauche sur le pontet, il vise des personnages de cartoon en plâtre posés sur des barils disposés à une trentaine de mètres de lui.

– Combien de microns ? demande-t-il sans quitter sa cible

des yeux, sans un tremblement malgré l'arme de guerre au bout de ses bras tendus.

Derrière lui, Paul, un Noir longiligne enfoncé dans un profond canapé de velours fuchsia, les genoux au niveau des côtes, se racle la gorge avant de répondre :

– 40 000... Mais ils ne nous ont rien coûté, s'empresse-t-il d'ajouter. On les a trouvés dans le camion blindé de la Fédération qu'on a éclaté le mois dernier...

Érik fait feu. Paul sursaute. Une souris géante est pulvérisée.

La détonation a claqué contre les parpaings et la tôle de l'usine fantôme et vibre encore dans l'air quand Érik se retourne vers son interlocuteur, son arme contre sa jambe.

– Prix de vente ?

– 500 000 boules. Ils prenaient tout et payaient vite. On a bradé, puisqu'on s'en va... On a touché 25 %, et on attend le reste, évidemment.

– Qui a fait la transaction chez nous ?

– Un intermédiaire. Jello.

– Le gérant du War Club ?

Paul fait oui de la tête et se lève, déplie près de deux mètres de muscles secs.

Il tend ses longues mains à Érik qui sourit. Paul sait que ce n'est pas vraiment un sourire, mais l'annonce d'une décision à l'emporte-pièce. Aussi, il veut argumenter. Pour une fois, il aimerait que son chef l'écoute.

– Jello ne prend pas une thune sur une opération comme celle-là, Érik. Il voulait juste rendre service à la Famille.

– Non, c'est pas ça, Paul, le corrige Érik. Si Jello ne rend pas

service à la Famille, nous cramons son night-club, avec toutes les putes qui y tapinent et les soldats qui les baisent.

– Justement, Jello a traité pour nous avec un soldat qui joue la montre.

Paul se fait catégorique.

– C'est pas sa faute, merde.

– Amène-moi Jello ici.

Paul soupire, découragé.

– C'est fait. Il attend dehors avec Sean.

Érik saisit Paul par la nuque, se hisse sur la pointe des pieds et lui chuchote à l'oreille :

– Tu n'as pas l'air comme ça, mais tu es efficace. Fais-le entrer, mon frère.

Paul se saisit de l'écrancom pendu à son cou :

– Sean ? J'ai gagné mon pari...

Au fond de l'atelier, une porte de métal coulisse. Deux hommes entrent, entre trente et quarante ans. L'un est brun, grand, athlétique, cheveux en brosse, sweat noir frappé d'une étoile de David pailletée, pantalon de treillis, chaussures de sécurité. L'autre est plus petit, empâté, cheveux châains coupés au carré qui ondulent, fin collier de barbe très en vogue dans le monde de la nuit, poches sous les yeux et traits affaissés qui trahissent ses abus. Il jette des regards inquiets dans l'immense atelier et sa chemise à capteurs d'ambiance est actuellement couleur rouille.

Le premier a la main posée sur l'épaule du second et le dirige, sans animosité.

Sean rassure encore Jello à voix basse alors qu'ils ne sont plus qu'à deux mètres d'Érik. Ce dernier tient toujours son Glock

contre sa cuisse, et maintenant Jello ne peut s'arracher à ce détail.

– Salut Jello, chantonne Érik.

Jello bredouille quelque chose. Érik met la main en pavillon à son oreille.

– T'as encore fait une nuit blanche, hein Jello ? T'es pas foutu de dire bonjour ?

– Je vais t'expliquer mon frère...

– Mon frère ? Depuis quand tu fais partie de la Famille ? Disons que tu es une vague connaissance, qui devrait se contenter de payer ses impôts. Tu n'es pas habilité à traiter en notre nom, Jello. Je serai d'autant moins conciliant sur ce point que tu as foiré et perdu notre dope.

Jello doit se retenir d'uriner dans son pantalon de cuir. Car le ton d'Érik est lisse et sa voix est de glace. Jello tend les paumes de ses mains, fait non de la tête, cherche le regard de Sean, passe sa langue sur ses lèvres.

– Attends, Sean m'a donné son accord pour ce go between... le client est un soldat. Une star ! C'était mieux que je m'en occupe, non ?

Érik interroge Sean du menton.

Le grand balèze n'a pas peur, lui. Impassible, il acquiesce, et ne juge pas utile de s'expliquer davantage.

– Sean a donc commis une erreur en te confiant ce travail, reprend Érik en faisant un pas vers Jello qui recule d'autant. Si je résume, ton soldat vedette a pris nos 40 000 microns et n'a pas ramené le solde du prix convenu. Soit 375 000 boules dans notre cul.

– J'en sais pas plus, je te jure. Il dit que c'est juste un retard, qu'il va payer... C'est une star mondiale de la Guerre Nouvelle, il ne va pas nous planter? Hein?

– C'est qui?

– Gros Luc.

Érik hausse les sourcils.

– C'est un nom à la con.

Jello n'a apparemment pas d'avis sur la question et hésite entre sourire et hurler. Son air pitoyable est à pleurer. Sean se décide à intervenir. Il lève le doigt à hauteur de tempe, comme un écolier qui demande la permission de parler. Car la Guerre Nouvelle est un sujet qui lui tient à cœur, un loisir dont il ne pourrait se passer. Et si Jello n'est pas un ami, c'est quand même un bon copain de pari clandestin. Alors Sean prend la parole, posément :

– Gros Luc est devenu Numéro Un cette année. Mais Jello le connaît depuis ses débuts. Il était le mieux placé pour nous ramener le blé. Érik, je te jure, c'est pas normal que tu ne connaisses pas Gros Luc. Je t'en ai déjà parlé. Comment des infos pareilles peuvent t'échapper? Ce type est un animal, un surdoué, les deux à la fois. Tout le monde le connaît. Moi, c'est mon favori et je t'assure que je regrette jamais : il m'a fait gagner un max de blé en deux ans...

Érik lève la main, agacé, et se tourne vers Jello.

– Qui sont ses commanditaires?

– Des soldats de la Guerre Nouvelle, je crois...

– Tu crois? Et tu penses aussi? T'as pensé que les bataillons n'ont pas besoin de nous pour choper des microns. C'est une

drogue de guerre, une drogue fédérale, tu ne t'es pas posé de question ?

Érik se tourne à nouveau vers Sean.

– Et toi non plus ?

Sean, toujours aussi calme, hausse les épaules.

– C'est pas la première fois que des soldats font un peu de business.

– Ils ont décidément toutes les qualités ces guerriers de merde, grince Érik. Quoi qu'il en soit, star ou pas, personne n'encule la Famille. Vous allez m'inviter ce célèbre Gros Con ici, et il va rembourser en pleurant.

– Les soldats sont en période de combat, couine Jello. C'est quasi impossible de les approcher... J'ai essayé, Érik, je te jure. Je lui ai dit que les vendeurs n'étaient pas patients, je lui ai dit qu'il risquait gros, il va comprendre, c'est sûr.

– Ce qui est sûr, c'est que t'es une merde, Jello. Un fumier qui se vautre dans le luxe en compagnie de barbares pendant que la majorité de la population crève la dalle. T'es un proxo qui abuse de filles mineures et droguées alors que seulement 20 % des jeunes vivant sous l'autorité de cette fédération pourrie ont accès à l'école. Et en plus, tu essaies de me la faire à l'envers, à moi, à la Famille. Quand je te vois comme ça, puant la trouille, j'ai juste envie de rendre ce monde plus riant.

Érik pointe son pistolet à un mètre du visage de Jello qui, cette fois, se laisse aller dans son pantalon de cuir.

Paul frotte nerveusement son crâne rasé. Ses cheveux qui repoussent grattent sa paume. Il ne va quand même pas supplier ? Si, il va supplier.

– Érik, je t'en supplie.

Érik le vise à présent.

– Tais-toi Paul. Surtout tais-toi. Si tu dis encore un mot, je fais péter ton crâne de Massai.

Paul sait qu'Érik n'a aucune intention de tirer. Et qu'il ne tirerait pas, même si Paul haussait le ton. Ce temps est révolu. La Famille a pris une autre direction depuis qu'Érik a remplacé son père. Mais Paul sait aussi que la Famille n'est pas pour autant devenue une organisation caritative, ni une démocratie. Alors il se tait.

Et Érik baisse son arme.

Tandis que Jello retrouve immédiatement l'usage de la parole, jure que c'est une question de jours, que ces soldats sont des dingues et qu'il n'a pas de prise sur eux, mais que sur la tête de sa sœur il va arranger ça, Érik se dirige vers un établi sur lequel sont posés des petits cartons contenant des balles de gros calibre, un chiffon et un vaporisateur d'huile. Il ôte le chargeur et la culasse de son arme, puis le ressort de rappel, et essuie avec application les différentes pièces de métal noir.

Jello se détend encore un peu. Pas longtemps.

– Tu sais nager? lui demande Érik en vaporisant de l'huile sur le canon du Glock.

– Oh merde, Érik, implore Paul.

– Tu sais nager, Jello?

L'intéressé hoche la tête. Sa chemise vire au noir.

– Tu vois la cuve là-bas? Elle est pleine d'un vert métallisé qui t'ira bien au teint.

Le jeune homme saisit un boîtier de commande qui pend

au bout d'un large câble électrique et le presse d'un petit coup de poing. À dix mètres au-dessus des têtes, un palan se met à grincer sur son rail.

Jello tombe à genoux. Sean souffle. Paul grimace.

– Ça, c'est ton plongeur, dit Érik en désignant d'un index tendu la machine qui approche.

Jello éclate en sanglots.

CHAPITRE IV.

Flash back

À la mort de ma mère, j'avais douze ans. Dans la foulée, mon père, sous-lieutenant dans l'armée de terre, est parti à la guerre. Il a fait les deux ans du troisième conflit mondial, 2031 et 2032, et puis il est revenu. Vide de tout la plupart du temps, et parfois plein de colère.

J'ai réussi mon entrée dans les commandos marine dès que j'ai été majeur.

Ce jour-là, mon père m'a giflé.

Et puis quand la Guerre Nouvelle a été instaurée, quelques années plus tard, j'ai accepté l'offre qui m'était faite : une sélection au sein du *Bataillon National*.

Mon père était atterré, Jeanne, révoltée. Pour elle, cette guerre spectacle était moralement inacceptable. Elle a pleuré, m'a rappelé que nous avions des projets, m'a supplié, m'a menacé, m'a giflé elle aussi. J'ai signé. La conjoncture économique était épouvantable et nous étions surendettés. Je voyais notre avenir en grand. Je rêvais d'une vie de sportif de haut niveau, et le niveau de vie qui va avec. En un jour, j'allais gagner autant

qu'en dix ans de services. Cela valait enfin le coup de risquer sa vie pour son pays. J'ai cru qu'elle comprendrait.

Pendant que je disputais mon premier combat, Jeanne a quitté la ville.

Elle n'a rien emporté, et jugeant sans doute qu'elle avait assez argumenté, elle ne m'a pas laissé de lettre d'adieu. Elle m'a laissé seul avec mon père.

Je n'ai que ce héros en tête en me rendant ce matin à l'entraînement. Il est 6 h 30, et il m'a déjà mis mon compte. « Ta Guerre Nouvelle a été détournée en moins de temps qu'il ne faut pour tourner un spot de propagande. Tu es un héros moderne de mes couilles. Je t'enterrerai avec ton pognon », etc.

Au volant de mon Aston Martin DB 16 couleur « gold », offerte pour mon anniversaire par notre principal sponsor, je me dis que jamais nous n'arriverons à passer plus d'une heure ensemble sans nous cracher des horreurs au visage. J'entame ma quatrième saison de Guerre Nouvelle et j'habite toujours chez lui, chez nous, malgré son animosité et mon salaire indécent. Je possède sept appartements et trois propriétés, mais je réside toujours dans la maison familiale, sans savoir pourquoi. Je sais que mon père n'envisage pas non plus de vivre sans moi, en tout cas il n'a jamais rien dit en ce sens. Pourtant, il ne rate pas une occasion de me rappeler à quel point je suis fou d'avoir « tué » Jeanne, ou de faire appel à la mémoire de ma « pauvre mère, qui doit se retourner dans sa tombe pendant que son fils cavale sous les bombes et sous l'œil de la caméra ».

Ce à quoi je réponds invariablement que maman a été incinérée.

Je roule vite le long du fleuve. Je tape sur le volant, en jurant, en me jurant que cette fois je vais déménager. Une fois seul, vraiment seul dans notre salon « an 2000 », ce vieux machin rétrograde pourra regretter tranquillement ses guerres justes et critiquer à son aise les animateurs de combats en direct. Cette fois j'en ai ma claque. Ce n'est pas le moment qu'il y revienne. Pas ce matin. Ce matin, les journalistes s'indignent. Hier soir, des ultras ont brûlé les quelques échoppes ouvertes auprès des écrans de rue. Deux milles cinglés déçus ont affronté les flics qui en ont envoyé plus de cinq cents à l'hôpital et presque autant dans des sacs numérotés. Ce matin, les journalistes se déchaînent. On est des nuls, on est trop payés, on n'a plus assez faim : « *Doit-on virer notre armée ?* », « *Plus de droit à l'erreur !* », « *Militaires sans supporters* », etc.

– Finie la Grande Muette, a ironisé mon père en portant son mug de café à sa bouche amère.

Je ne suis pas d'humeur à supporter ses grincements. Nous prenons taule sur taule et nous affrontons bientôt la Grande Russie. J'ai la tête farcie de soucis et de questions, le vieux ne va pas en rajouter ? Qu'est-ce qu'il cherche au juste ?

– Il a peur de te perdre, me dit Gros Luc en refermant son vestiaire. La peur, ça rend agressif.

Nous en savons quelque chose.

Nous pressons le pas pour rejoindre les autres autour du commandement.

Les hangars de fer et de verre se confondent avec le plomb du ciel.

MICRON NOIR

Nous sommes près de six cents à attendre de nous faire botter le cul au petit matin.

Le Général Charles teste son micro de casque, 1-2, 1-2, avant de nous motiver :

– Je me demande ce que vous attendez pour vous réveiller, bande d'enculés !